Ce Journal paraît Semi-Hebdomadairement, le MARDI et le VENDREDI.

Mélanges Religieux,

Lettres, Avis, Correspondances etc., à l'adresse du Redacteur.

POLITIQUES, COMMERCIAUX, LITTERAIRES ET DE NOUVELLES.

VOL. XV. MONTREAL, VENDREDI 30 JANVIER, 1852. No. 34.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR ETIENNE PARENT, ECUYER.,

A QUÉBEC, DEVANT

La Societe pour la Fermeture de bonne heure des Magasins,

LE 15 JANVIER 1852.

DE L'IMPORTANCE ET DES DEVOIRS DU COMMERCE.

MESSIEURS,— Le désir de répondre, au plutôt possible, à l'honneur que vous m'avez fait de me demander une lecture, pour inaugurer ce que l'on peut presque appeler une ère nouvelle pour vous, m'a fait hâter ce jour plus que je n'aurais dû le faire dans l'intérêt de mon amour-propre. Pour cette raison, le travail que je vais vous livrer, se sentira nécessairement de la hâte que j'ai mise à le préparer. Ce n'est pas, je vous l'assure, un plaidoyer intéressé que je vous présente ici pour couvrir mon insuffisance, mais une excuse bien candide de n'avoir pu mieux répondre à votre attente.

Avant d'entamer le sujet de cet entretien, je crois devoir me constituer votre interprète auprès de vos patrons, qui, dans des vues aussi libérales que patriotiques, vous ont permis de dévouer vos longues soirées d'hiver à votre instruction. Le public, j'en suis sûr, leur saura gré de ce sacrifice, qui peut avoir, et aura, je l'espère, des résultats plus importants qu'on pourrait le penser d'abord, non seulement pour vous en particulier, mais même pour le pays tout entier. En votre nom donc, au nom de vos familles, au nom du pays, je remercie Messieurs les Marchands de cette ville de vous avoir laissé vos soirées d'hiver, pour travailler plus librement à votre avancement intellectuel, moyen d'assurer à notre pays une classe de Marchands digne de ses haut situées.

Le commerce comme tous les autres arts ses frères, a eu pour mère la nécessité, ou les hommes n'ont pas tardé à se trouver, de recourir à la division du travail, pour se procurer la plus grande somme possible de bien être matériel. Il sert en outre de lien entre eux tous pour les faire contribuer de concert au bonheur et à l'avancement de l'humanité, et, l'on peut ajouter que tous les autres arts sont ses tributaires, ses obligés au moins, puisque sans lui ils ne pourraient chacun remplir que bien imparfaitement leurs fins et leurs objets tant particuliers que généraux. A quoi servirait, par exemple, que la Louisiane et les Etats voisins produissent le coton en si grande abondance, si le commerce n'était là pour l'échanger contre les produits manufacturés ou les capitaux de l'Europe ? A quoi servirait que le Canada possédât les plus belles forêts du monde, si le commerce ne nous ouvrait les marchés de l'Angleterre, auxquels il nous est permis d'ajouter déjà ceux des Etats-Unis ?

Vous n'ignorez pas sans doute, qu'il se fait avec nos voisins, malgré des droits protecteurs très élevés, un commerce de bois assez considérable, qui ne peut qu'aller s'augmentant jusqu'à des proportions incalculables, surtout si nous savons soumettre nos forêts à une direction prévoyante et éclairée, ce que nous avons négligé jusqu'à présent, tant nous nous sentions riches sous ce rapport. Mais il serait temps, grandement temps de s'occuper de l'affaire.

Pour revenir à notre sujet, à quoi servirait aux différents arts, même d'un seul et même pays, de multiplier leurs produits, si le commerce n'était là ainsi pour les échanger contre ceux des autres sections ? L'agriculture, sans le commerce, courrait le risque d'être, sur des tas de blé, exposé à mille privations, et les autres artisans à mourir de faim sur des monceaux de produits manufactures. On sait qu'il est hors de question pour chaque art, chaque métier, de colporter au loin ses produits à la recherche des acheteurs. Ce serait refouler l'industrie où elle en était aux premiers âges du monde, alors que les hommes se contentaient, pour vivre, du lait et de la chair de leurs troupeaux, dont les toisons leurs fournissaient aussi le vêtement. Les poètes ont, il est vrai, appelé ce temps l'âge d'or ; mais comme je suis sûr que vous préférez l'or de la Californie à cet or-là, et que mon intention n'est pas de vous désabuser, nous laisserons les poètes avec leurs rêves dorés, leur souhaitant d'en vivre s'ils le peuvent.

Le commerce n'existait pas alors. Il fit sa première apparition lorsqu'aux peuples pasteurs succédèrent les peuples agriculteurs. L'agriculture, en augmentant et variant les substances alimentaires, surtout en produisant un surplus, permit à certaines classes d'hommes de s'appliquer à plusieurs arts, dont l'agriculteur avait besoin pour ses travaux ou pour ses aises. Alors commença l'échange sur un pied régulier, et de ce moment l'on eut le trafic, qui est le premier degré du commerce. Bientôt certains avantages du sol, de climat ou de position permirent à certaines localités de surpasser les autres dans certaines productions. Dès-lors on eut le négoce. Enhardi par ses premiers succès, le commerce organisa de nombreuses caravanes pour passer les deserts, et construisit de nombreux vaisseaux pour traverser les mers, exportant et important les richesses des pays éloignés les uns des autres ; et l'on eut le grand commerce, le commerce proprement dit.

Jusqu'à naguère, par des causes qui disparaissent peu à peu devant l'intelligence et l'esprit d'entreprise de quelques-uns de nos compatriotes, la race à laquelle nous appartenons pour la plupart, fut condamnée à ne pas dépasser les limites du petit commerce, à servir de commis, pour ainsi dire, aux marchands venus d'outre-mer. Aujourd'hui ce doit être pour nous un sujet d'orgueil et d'encouragement que de pouvoir compter des maisons canadiennes à la tête de plusieurs branches importantes de notre commerce. Aux chefs de ces maisons vous devez, nous devons tous un tribut de reconnaissance nationale. Ils ont relevé le caractère de notre race aux yeux des étrangers et de nos compatriotes d'adoption, en même temps qu'ils seront un exemple et un sujet d'émulation à plusieurs des nôtres. Et si par hasard cet entretien parvient à nos suivants, apprenons leur qu'en l'an de grâce 1852, nous avions dans Québec, tenant le premier rang dans leurs branches respectives, les grandes maisons de Langevin, Masson, Thibaudeau et Cie., de Méthot, Chinic, Simard et Cie., de L. et C. Têtu, de Ls. Bilodeau, de J. et O. Crémazie, et autres dont on pourrait faire une mention honorable.

Jeunes gens qui m'écoutez, et pour qui j'ai composé ce petit travail, voilà des modèles, des guides pour vous. Commencez modestement, selon vos moyens, rien de mieux ; mais tendez sans cesse à aggrandir vos opérations ; suivez le mot de votre siècle et du nouveau monde : *go ahead !* En avant.

Pour vous encourager à entrer dans cette voie, et à y persévérer, je vais vous entretenir un instant de ce qu'il y a de beau, de grand, d'humanitaire dans le commerce.

Messieurs, vous pouvez être fiers de l'état que vous avez embrassé, car il a fait et opéré de bien grandes choses dans le monde. C'est lui qui d'une contrée stérile fit la Phénicie, un des pays les plus renommés de la haute antiquité. Les Phéniciens, non contents d'amener l'abondance chez eux, fondèrent des colonies en Afrique, en Asie, en Espagne. Tout le monde a entendu parler de la fameuse ville de Tyr, capitale de la Phénicie, qui, détruite une première fois par Nabuchodonosor, sut bientôt, grâce à son commerce, sortir de ses ruines plus puissante qu'auparavant, et qui, moins de deux siècles après, put arrêter sous ses murs, pendant sept ans, le plus grand conquérant de l'univers, cet Alexandre qui, à 32 ans, se plaignait qu'il n'y eût pas un autre monde à conquérir.

Athènes, cette ville cent fois détruite et cent fois rebâtie, rendue si glorieuse par ses sages, ses savants et ses artistes, dut à ses marchands sa puissance matérielle, fondement de ses autres grandeurs.

Carthage, digne fille de Tyr, disputa, pendant un siècle, l'empire du monde à l'ancienne Rome, qui ne dût son salut, comme on sait, qu'aux funestes délices de Capoue. C'était une rivale si redoutable et si redoutée, même après ses premiers revers, que Caton l'ancien n'entrait jamais au Sénat sans prononcer son mot déjà devenu si célèbre : *Delenda est Carthago*, il faut détruire Carthage. Et enfin Carthage fut détruite, et Rome ne rencontra plus d'obstacle sérieux à sa colossale ambition.

Ce fut aussi sous les auspices du commerce que Venise, surnommée "la Reine de l'Adriatique," jeta une si grande splendeur au moyen âge, et que plus tard Amsterdam fit au Nord, sur le golfe d'Yo, ce que Venise avait fait au midi de l'Europe. Et Gênes "la superbe," à quoi dut-elle sa richesse et sa beauté, si ce n'est à son commerce ? Mais son plus beau titre de gloire, dû au génie commercial de ses enfants, c'est d'avoir donné le jour à Christophe Colomb, à qui ses ingrats contemporains refusèrent l'honneur de donner son nom au nouveau monde. Mais sa découverte l'a fait si grand, qu'il a pu se passer de cet honneur. Est-ce à un semblable motif, ou à l'ingratitude des peuples civilisés d'Amerique, qu'il faut attribuer l'absence, jusqu'à nos jours, sur le sol Americain, d'un monument digne de l'homme à qui il serait élevé, digne de ceux qui l'élèveraient, digne enfin de l'événement qu'il serait destiné à commémorer ? La découverte de l'Amérique, messieurs, est le plus grand événement de l'ère moderne, après celui qui l'a commencée ; et c'est bien et incontestablement au commerce que nous la devons. Oui, sans le commerce, sans le génie aventureux qui en est l'âme, et l'esprit d'entreprise qu'il inspire, ce beau, ce riche, ce vaste continent d'Amérique, serait encore entre les mains des tribus sauvages, qui semblaient n'avoir d'autre ambition que celle de s'exterminer les unes les autres ; n'ayant aucune idée du perfectionnement, à l'exception pourtant des peuples du Mexique et du Perou où l'on trouva un commencement de civilisation. Sans le commerce, Quebec serait Stadacona, et Montréal Hochelaga, et notre beau fleuve, sillonné aujourd'hui par des milliers de vaisseaux et de barques à vapeur, ne verrait encore que l'humble canot d'écorce glisser furtivement sur son vaste sein. Et ces forêts primitives, que les chemins de fer commencent à traverser, et qui ne tarderont pas de l'être d'un océan à l'autre, n'auraient encore reçu de l'homme d'autre servitude que l'humble sentier du chasseur indigène. Vingt-cinq à trente millions d'hommes civilisés, industrieux, remplacent aujourd'hui dans la seule partie septentrionale de notre hémisphère, les quelques centaines de milliers de sauvages qui l'habitaient au temps de Jacques Cartier, le Cristophe Colomb du Canada. Et, s'il nous était permis de lire au Livre de Dieu les destins futurs de l'Amérique du Nord seulement, entièrement habitée qu'elle sera bientôt par une population libre, active et entreprenante, atteignant d'une main à l'Europe savante et policée, de l'autre à l'antique et riche Asie, que de prodiges nous verrions que le monde n'a pas encore vus, et quel étonnement ne serait pas le nôtre, tout habituée que notre génération ait été à contempler des merveilles en tous genres !

Eh ! ces merveilles donc, qui font le sujet de notre admiration, à qui les devons-nous pour la plupart, si ce n'est au commerce ? Il serait trop long de vous citer les mille et une découvertes et améliorations qui ont eu lieu, de nos jours, dans les arts d'utilité seulement, et qui ont fait descendre, jusqu'au classes ouvrières, le confort, l'élégance même, qui naguère étaient l'apanage exclusif des classes riches. Bornons-nous donc à quelques-uns des exemples les plus frappants où le génie, à la voix encourageante du commerce, devenu puissance sociale, s'est lancé avec ardeur dans les sentiers les plus inconnus de la science et de l'expérimentation. Le commerce donc se plaignait depuis longtemps des caprices, même de la lenteur des vents sur mer ; et sur terre, comment aurait-il pu se contenter du pas, de la course même du cheval ? Le génie se met à l'œuvre, et voilà que l'on traverse l'Atlantique en dix jours, et que l'on voyage, ou plutôt que l'on vole sur la terre, à raison de vingt lieues à l'heure.

Mais ce n'était pas assez ; le commerce pouvait bien se résigner, faute de mieux, à voir ses ballots de marchandises voyager sur ce modeste pied-là, mais il lui fallait quelque chose de bien plus rapide pour ses ordres, pour sa correspondance pressée. Comment ! il est le maître du globe terrestre, et il lui faudra attendre des semaines et des mois avant de savoir ce qui se passe sur aucun point de son domaine ! Bon Dieu ! on va donc faire descendre Mercure de l'Olympe, où il repose depuis dix-huit cents ans, et le remettre à son ancien métier de messager, au service des Dieux nouveaux ? Ma foi, c'est peut être mieux que cela encore, car je doute fort que le messager des Dieux de l'Olympe ait jamais égalé en vitesse celui que le commerce a maintenant à son service. Ce n'est rien moins que la terrible foudre du grand Jupiter, fabriquée autrefois par un Dieu, et que le père des Dieux seul pouvait manier. Oui, Messieurs, le génie moderne, plus hardi encore que l'infortuné Prométhée qui ne put dérober qu'une étincelle du feu céleste, le génie moderne a su dérober à Vulcain le secret de forger la foudre, et à Jupiter le droit de l'employer, non plus pour foudroyer les hommes, ce qu'il pourrait bien faire cependant, mais pour les faire communiquer entre eux instantanément d'un bout de la terre à l'autre : enfin la foudre est devenue le messager de l'homme. Vous le voyez, tout ce que la poétique imagination des anciens peuples a pu inventer de prodiges, pour des Dieux encore, se trouve surpassé de nos jours, pour satisfaire aux besoins du commerce.

Je pourrais vous citer un bon nombre d'autres découvertes et applications de la science faites et entreprises dans le même but. Nous venons de faire une petite excursion dans le pays enchanté de la mythologie, vous montrant la science divine de Vulcain transportée dans les bureaux de nos télégraphes électriques ; il ne faut donc pas s'étonner s'il y a déjà longtemps que nous avons surpassé celle d'Icare, simple fils de héros. Aussi se fait-on un jeu d'une tentative qui coûta la vie au Mongolfier de la Fable. Il ne s'agit plus maintenant de s'élever dans l'air... belle bagatelle que cela ! l'on s'occupe sérieusement de résoudre le grand problème de la navigation aérienne, d'une manière usuelle et pratique, en même temps que l'on parle de la possibilité de jeter un fil de télégraphe électrique à travers l'Atlantique. Et qui osera dire que cela est impossible ? Napoléon a dit que le mot impossible n'était pas français : certes, après ce que nous avons vu, on pourrait dire que ce mot n'est d'aucune langue.

Toutes ces merveilles, nées et à naître, c'est, on peut le dire, le commerce qui les fait surgir, qui les féconde, et leur donne la vitalité ; sans lui, sans son souffle générateur et vivifiant, elles seraient restées et resteraient, germes infécondés, dans les livres ou les cartons des savants, comme l'ont fait longtemps l'électricité et la vapeur, c'est-à-dire jusqu'au temps où le commerce s'est aperçu qu'elles pouvaient devenir pour lui des instruments utiles à ses opérations.

L'état par lequel et pour lequel s'opère d'aussi grandes choses, mérite assurément une haute considération, et ce n'est pas, comme vous le voyez, le vain désir de flatter votre amour-propre, qui m'a fait vous dire que vous deviez être fiers d'y appartenir.

Mais il y a dans le commerce quelque chose de plus beau encore que ses grandeurs, ce sont ses tendances éminemment humanitaires, civilisatrices et progressives. Le commerce est, après la religion Chrétienne, le plus grand instrument, entre les mains de Dieu, pour l'avancement moral et intellectuel de l'homme, en mettant en contact la civilisation et la barbarie, ou des états de civilisation plus avancée avec d'autres qui le sont moins. L'homme, fait perfectible, ne peut voir chez les autres ce qui est mieux, sans avoir le désir de les imiter. La paresse et l'esprit de routine résistent plus ou moins longtemps, mais l'instinct de perfectibilité, mis dans l'homme par Dieu, finit par l'emporter ; sinon, les races fainéantes et impérgressives, si elles habitent un pays fertile, disparaissent tôt ou tard devant des races plus industrieuses et plus intelligentes. Et c'est dans l'ordre : Dieu qui veut que l'homme travaille et se perfectionne, en se multipliant sur la terre, ne peut vouloir que cette terre appartienne aux races paresseuses et stationnaires. L'on a voulu rire du titre que les anciens habitants de la Nouvelle-Angleterre se créèrent aux terres dont ils s'emparèrent, en disant que Dieu avait donné la terre à ses saints. Je trouve, pour ma part, que ce titre en valait bien d'autres qui passaient alors et passent encore pour incontestables. Au reste, ce n'est pas à nous, héritiers nouveaux du Canada, à contester la valeur de ce titre, car en réalité nous n'en avons pas d'autre. Mais, au moins, rappelons nous que nous devons aide et assistance aux restes épars des anciens maîtres du pays. On a, à cet égard, assez libéralement traité les descendants des aborigènes dans le Haut-Canada, mais dans le Bas on les a honteusement négligés jusqu'à présent. Nous ne devons pas tarder à réparer cet oubli, et je vous avoue plaisir que la législature, dans sa dernière session, a pensé à nos pauvres sauvages, et qu'il est question de leur faire des reserves de terres pour s'y établir, si on peut les y résoudre, ou pour leur créer quelques ressources assurées, s'ils s'y refusent. Ce n'est là qu'un acte de justice, que l'on fera plein et entier, il faut l'espérer. Espérons surtout que nos bons et braves amis de Lorette,

☞Voir la 4e Page

FEUILLETON.

LE MONTAGNARD

OU LES

DEUX REPUBLIQUES.

1793—1848.

(Seconde partie—1848.)

La France n'a pas accepté la République, elle l'a subie.
C. D. V.

CHAPITRE SIXIÈME.

(Suite.) (1)

LaVrillière s'était approché de Benoist :

Monsieur, lui dit-il à voix basse, au nom du ciel, silence !.. silence pour cette jeune fille que vous tuez !... Tout ce que vous voudrez je le ferai ; mais, par pitié, pas un mot de plus !.

Le regard que lui lança le serviteur du comte de Castelnois était la plus implacable des réponses ; aussi il continua :—A qui pouvait-il demander service et hospitalité, reprit-il d'une voix haute, si ce n'est à ceux qui depuis tant d'années, vivaient par lui seul ? Il se dirigea donc un jour vers ce village dont chaque maison rappelait un de ses bienfaits et devait être pour lui un refuge sacré. C'était à la tombée de la nuit ; une porte était entr'ouverte, celle de l'homme dont chaque jour, chaque heure de la vie était une dette de reconnaissance envers le comte. Il ne s'appelait pas LaVrillière, alors, il s'appelait Barasson le sabotier. Le comte entre. " C'est moi, dit-il plein de confiance, je viens te demander asile." Barasson le cacha dans un grenier où le comte passa le reste de la nuit ; le lendemain le sabotier lui dit que sa maison n'était pas un refuge assez sûr et qu'il le conduirait à Avignon chez un homme au dévouement duquel il pourrait entièrement se fier. Le comte crut à ses paroles. Vous le savez bien, messieurs, les nobles cœurs ne se méfient jamais, ils ne peuvent supposer une lâcheté ou une trahison, et cependant, c'était à la boucherie que le menait ce misérable ! Il avait vendu le comte pour une somme d'argent !... Le comte, le bienfaiteur, le sauveur de son enfance !..

Un cri d'indignation s'échappa de toutes les bouches, et, par un mouvement instinctif, ceux qui étaient près de LaVrillière s'éloignèrent de lui.

Celui qui eut regardé Mlle D'Epernay, l'eut prise pour une statue de marbre ; elle tenait ses deux mains appuyées sur le bras de son père, et le long de ses joues livides coulaient de grosses larmes.

Ce n'est pas vrai !.. ce n'est pas vrai !... s'écria LaVrillière d'une voix tonnante, cet homme a menti.

—Ah ! ce n'est pas vrai ! ajouta Benoist en s'avançant d'un pas vers lui, vous allez voir !.. Mon père devait être assassiné, lui aussi, la volonté de Dieu seule a pu le sauver. Il avait été chargé par le comte, avant de quitter le village, d'un message pour son fils, et, comme Barasson l'assassin, le dénonciateur, après avoir livré la victime, s'était échappé ; nul autre que lui parmi ces bourreaux ne connaissait mon père !.. Oh ! je l'entends encore, me racontant cette scène affreuse.... Il arrivait.... des cris confus sortent de la maison, le glacent d'effroi.... il se précipite... le comte qui perdait déjà tout son sang par d'horribles blessures, était debout encore, se débattant contre ses assassins ; au moment où mon père entrait, il tombait sans pousser un cri ; mais ses yeux démésurement ouverts se fixèrent sur son vieux serviteur et ses doigts tout rouges de son propre sang, semblèrent lui montrer une partie de ses vêtements. Au milieu de la confusion, mon père put, sans être remarqué, s'approcher du corps qui était étendu à terre. A l'endroit indiqué, il y avait un papier et sur ce papier, percé par des coups de couteaux, ces seuls mots écrits à la hâte :

" Barasson m'a dénoncé, vendu pour une " somme d'argent, prenez garde à...."

Il n'avait pu en écrire davantage, les assassins étaient venus !.. Ce papier, le voilà, monsieur Barasson de LaVrillière, le voilà !!.. Ici, l'écriture du comte de Castelnois !.. Là, son sang !!..

Et Benoist, le visage terrible, les yeux menaçants, tendit au jeune homme le sanglant papier.

On ne saurait exprimer ce que contenait le cri d'indignation qui sortit à la fois de toutes les poitrines

Aussi, continua Benoist d'une voix ardente, Barasson l'assassin, ne pouvait manquer de faire fortune sous la République ; il a vite monté en grade et en honneur, il a laissé des millions à son fils, des millions !... et ce papier !..

Maintenant, ajouta le vieux serviteur d'une voix sourde en parcourant du regard le cercle des assistants muets et stupéfaits, que justice soit faite !.

Et il sortit.

Il se fit un long silence plein d'angoisse et de consternation.

LaVrillière était atteré, ses joues étaient livides, ses lèvres blêmes et frémissantes. D'abord, immobile, il promenait autour de lui des regards qui ne s'adressaient à personne ; mais chacun déjà s'était éloigné, comme si le souffle et le contact de cet homme eût dû porter avec lui la malédiction céleste.

LaVrillière s'avança enfin d'un pas lent vers le comte D'Epernay.

Le comte D'Epernay détourna la tête.

Il tendit à sa fiancée sa main qui tremblait.

La jeune fille se cacha dans les bras de son père avec un douloureux gémissement.

Alors il se tourna vers chacun de ces visages qui lui souriaient avant cette scène terrible ; tous se détournèrent. Il tendit ses bras, et ses bras retombèrent dans le vide, sans qu'une main osât toucher sa main maudite.

Tous !... tous !.... murmura-t-il d'une voix comprimée.... Ils jettent au front du fils le sang du père !....

Et, toujours silencieux et pâle, il s'avança vers le comte d'Epernay. Une seconde fois il lui tendit la main.

Mais près de général dont les yeux étaient humides, et qui avait posé ses mains tremblantes d'émotion sur la tête de sa fille, il y avait le duc De Savernay.

Lui qui avait tant souffert, lui abreuvé par de si rudes épreuves, il venait, avec ses cheveux blancs et son cœur tant de fois déchiré, à l'aide du pauvre père près de défaillir de douleur.

-- Courage, ami, lui dit-il de sa voix calme et grave en serrant fortement une des mains du comte, n'ayez pas les yeux gonflés de larmes, la voix faible, le cœur tremblant en face de cet homme, souvenir du meurtre et de l'infamie. Relevez !... relevez votre front !.. Ils m'ont tué mon père à moi !... Ils ont brisé ma jeunesse par les plus odieuses persécutions ! Ils ont traîné ma pauvre sœur devant leur tribunal infâme !... mais ils n'ont jamais fait trembler mon cœur ou faiblir mon courage. Leurs pères !... ajouta-t-il d'une voix retentissante en tendant un de ses bras vers LaVrillière, qui l'écoutait pâle et immobile, leurs pères ont semé la honte la misère, le pillage, l'assassinat ; les fils récoltent le mépris et le dégout ; leurs pères ont jeté par tombereaux dans des fosses immondes les corps mutilés de tous ceux qui

(1) Voir les *Mélanges* du 19 décembre.